

Claire Genoux

La Barrière
des peaux

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES
ET PAR LA VILLE DE LAUSANNE



• L • a • u • s • a • n • n • e •

« LA BARRIÈRE DES PEAUX »,
TROIS CENT CINQUANTE-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE JANINE GOUMAZ, DE BETTY SERMAN ET DE DANIELA SPRING
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : © PHILIPPE PACHE, LAUSANNE,
« PAOLA, TOSCANE 2013 »
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : © PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND

ISBN 978-2-88241-390-1

TOUS DROITS RÉSERVÉS

© 2014 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE

WWW.CAMPICHE.CH

À Pascal

*Ce n'est pas qu'il faut arriver à quelque chose,
c'est qu'il faut sortir de là où l'on est.*

MARGUERITE DURAS

ELLE veut quelque chose de beau, avec un jardin pourquoi pas, ou bien la vue sur l'eau calme. Mais ce n'est pas obligatoire. Elle ne comprend d'ailleurs pas pourquoi les gens d'ici donnent une si grande importance au paysage. Cette eau devant les montagnes comme un étang coagulé de larmes, prête à sombrer sans bruit, à elle, Luna, ça ne lui fait rien. Elle préfère la mer qui est un muscle, rude, puissant, qui arrache à soi, qui prend le corps de dessous. Ce qu'elle aime, c'est ce qui découpe dans la peau des morceaux de soi.

Avec Rémi, ils viennent d'acheter un appartement-terrace en ville. Enfin un nid pour eux deux, après tous les voyages de Rémi avec l'orchestre. Enfin le silence. Du temps pour s'inventer quelque chose à elle, Luna. Pour se vider. Dans le journal c'était écrit « Pavillon en bois au centre-ville pour amoureux des arbres obscurs ». Ils ont signé le contrat peut-être trop rapidement, ayant fait un soir clandestinement le tour du pavillon. La gérance n'a rien précisé. Ils ont

parlé ensuite de certains travaux plutôt lourds. Et puis une partie du toit s'était effondrée. Ils n'ont pas tout de suite compris. Ils ont été forcés de prendre d'urgence un studio. Ce n'est qu'au bout d'un mois, à la fin du printemps qu'ils ont appris qu'une vieille femme devait encore y mourir avant que l'appartement-terrace soit vraiment disponible. Rémi et Luna ont trouvé ça dégoûtant. Pourquoi elle irait pas agoniser à l'hôpital, sous la lumière des néons, comme les vieux d'aujourd'hui. Pourquoi elle veut faire différent.

Luna passe des après-midi entières à traîner dans les parcs qui bordent la ville, à se laisser frôler par les arbres. Rémi n'aime pas la voir s'embêter comme ça. Elle pourrait trouver une occupation avant qu'ils déménagent définitivement, profiter de ce temps mort, je ne sais pas moi, travailler, donner quelque chose à faire aux mains, pas qu'elles restent pendues au corps comme des poids, une bonne fois les utiliser, les faire tenir quelque part. Luna dit que ça va bien, qu'elle ne s'embête pas. Mais tout de même. Elle disparaît le matin dans la fraîcheur humide des rues, parcourt les jardins pendant que Rémi s'emploie à sa musique. Le soir il la retrouve ruisselante de paresse, bruissante de feuilles et de vent. Il s'inquiète de ce qu'ils vont devenir dans le studio étroit, craint qu'ils ne commencent à se rudoyer, que ce rêve de l'appartement-terrace parte soudain en fumée. Luna répète qu'ils ont bien fait de partir, de venir dans cette ville plus tranquille, qu'elle ne supportait plus la chambre d'avant avec les stores jaunies, ébouillantés par des étés menaçants. Il n'y a pas besoin d'ouvrir l'entier des valises, d'installer les disques sur les étagères puisque de toute façon l'appartement-terrace sera libre d'un

jour à l'autre. Rémi aura une pièce tout à lui pour la musique. Luna s'occupera des plantes. Elle verrait bien un citronnier dans un grand pot, un bougainvillier aux fleurs fuchsia. Et du blanc, beaucoup de blanc comme autour de la mer. La terrasse donne au sud. Il y aura des tomates, de la menthe, des tournesols. Elle s'assoupirait sous les arbres, se laisserait gratter par leurs branches grasses. Lentement glisser hors de son corps, flotter. Enfiler la voix du vent comme unique vêtement. Rester au fond du puits des arbres, sans penser aux éraflures du dedans, sans ces milliers de petits éboulements en elle qui trouent et fatiguent sa peau. Sans bouger les lèvres, ni les yeux d'un beau gris de cendre vivante.

RÉMI dit que ce n'est pas grave finalement, que ça leur fait des vacances. Il arrive très bien à jouer dans le studio sur un piano portatif. Il peut toujours se raccrocher à sa musique, Rémi, et il ne se laisse pas réveiller la nuit par les trains qui circulent en contre-bas, il ne se laisse pas déranger par les sifflements ou par les cris des oiseaux dans le vent fort. Il dort, Rémi, le corps nu et plein sur le matelas deux places du studio. C'est pour ça qu'ils sont venus ici, dans cette ville décentrée, pour que Rémi puisse travailler au calme, se poser après plusieurs séries de tournées. Elle trouve ça beau, Luna, cette obstination et le temps qu'il passe à reprendre ses morceaux. Elle se dit que peut-être une fois elle aura aussi quelque chose à elle, quelque chose d'autre que les arbres ou les errances, quelque chose de chaud à tenir entre ses bras. Mais voilà, c'est comme ça, elle ne s'imagine pas. Elle n'a pas envie de descendre au fond, d'aller voir ce qui est resté collé dans les veines, les coupures, les écorchures, tout ce qui est resté boursoufflé. Elle

préfère se blottir dans le four tiède de l'été qui va commencer. Elle ne touche pas le ventre, ne fait pas glisser la main dans les plis bouclés d'où le plaisir lentement se déroulerait. Seule elle ne peut plus. Fouiller dans la neige crue, caresser le corps et lécher les doigts mouillés. Peut-être qu'il faudrait donner un coup quelque part, avec une ceinture, que ce soit quelqu'un d'autre qui ait mal, pas toujours soi.

Pourtant, depuis qu'ils ont signé le contrat, quelque chose de très intense se passe entre elle et Rémi. Leurs rapprochements sont devenus plus violents, à cause de la proximité dans le studio sûrement, à cause de cette attente qui les tiraille. Leur tête roule dans le glacé des draps. Un orage parfois les surprend en pleine nuit, la bourrasque fait claquer la porte-fenêtre et leur étreinte reprend, légèrement diluée par la fatigue. Luna s'enroule au corps de Rémi, jamais ses seins n'ont été si blancs et si tendus. Rémi les prend dans sa main, les tête, les frotte à son ventre, y trouve un plaisir rauque et rapide.

Ils ont choisi la simplicité pour le studio. Juste un matelas et un bureau au milieu d'une pièce vide. Après, il y a aura tellement de choses, de meubles à acheter pour l'appartement-terrace qui est immense. Et les partitions de Rémi. Des bibliothèques entières. Le clavecin. Il y a aura toute une pièce pour le clavecin. Rémi a dit qu'il peindra les murs en vert foncé et qu'il achètera des étagères noires. Ce sera la plus belle pièce. Luna, elle, aura la terrasse et le bow-window. Rémi dit que ça va passer vite pour la vieille, ça ne vaut même pas la peine d'y penser, et que Luna doit se protéger de ça. Il faudrait que tu trouves une distraction, autre chose que se promener de long en large dans la ville. Ça ne suffit pas. Si un jour tu

pouvais t'abstraire et vivre vraiment, pas seulement être là à écouter et à rester dans ta tête. Te rendre compte que tu es aussi un corps. Ça peut s'enclencher très vite. Ça te ferait un beau souffle. Tu devrais y penser.

La nuit, une fois que Rémi s'est endormi, Luna se lève, elle appuie son front contre la porte-fenêtre et regarde un moment le trou noir de l'eau derrière la voie ferrée. Une radio tourne quelque part. Elle ne sait pas si elle pourra se faire à ce paysage qui se répand, qui s'entasse dans les bords, tout ce ciel bas. Si elle pourra oublier une fois le jardin rond qui poussait autour de la maison, le jardin du temps blanc de l'enfance. Elle regarde vers les rails, elle retrouve les cris anciens, se demande comment elle a pu avoir autant d'existences en elle seule, si tout ce temps de l'enfance et du jardin détruit ne fait pas d'elle une rescapée. Elle s'assied au bureau. La respiration de Rémi envahit la pièce. Elle se dit qu'elle pourrait écrire et ramener vers elle ce tout premier visage, qu'elle pourrait remplir des feuilles qui deviendraient des cimetières de mots. Le ciel est là, ouvert, contre le cadre de la porte-fenêtre. À travers la nuit, elle empoignerait les phrases, les casserait. Ça ferait un heurt sourd contre la page. Elle lancerait des cailloux, des liasses collées d'herbe, inscrirait sa colère sur la nervure des pierres. Brûlerait ses deux pouces, cracherait les fruits rouges et la neige froide, pêle-mêle, irait à rebours de soi et suceraient l'os noir de la vraie nuit.

Elle tient la plume, la repose. Hésite. S'arrache des peaux autour de l'ongle, gratte jusqu'au sang. Tout le soleil qu'il y a eu dans leurs voyages, à Rémi et à elle. Rome. La Sicile. Naples et le départ sur la

mer jaune et vacillante un soir de printemps, les toits recouverts par le ciel court. La lune lançait ses ronces. Peut-être qu'écrire la délesterait du poids du jardin, de sa colère au milieu des fleurs, quand le jour anniversaire de ses huit ans, ils ont renversé sur l'herbe toute l'eau de la piscine, qu'ils ont dit que tout était fini, qu'il fallait partir de là et quitter la maison. Elle n'a pas la force de sangloter dans l'obscurité, de laisser monter les larmes lentement sous la peau.

LE LENDEMAIN, Luna va s'asseoir à la terrasse des Arches, sur la place en bas du studio. Elle sirote une eau gazeuse et griffonne dans un carnet. Elle veut voir ce que ça lui ferait d'écrire, si Rémi a raison de l'encourager. Elle se cale sur la chaise, laisse les premières chaleurs de juin lui traverser le visage. Elle tient la plume entre le pouce et l'index, la sent dure comme une lame. Elle serre les doigts. Le verre d'eau gazeuse brille sur la table devant le soleil. De l'autre main, elle tient le carnet. Elle pose le bout de la plume sur le papier, l'encre sort, se répand. Luna essaie des mots, d'agglutiner des ensembles de mots, c'est comme du sang qui se met à circuler. Les phrases se soudent à la blancheur de la page, remontent vers les doigts, saisissent le bras tout entier. Elle arrête. Elle recommence. Elle ne comprend pas pourquoi elle n'a pas fait ça plus tôt dans sa vie, quand le souvenir du jardin avait encore cette douceur affolante. Sa main colle sur le papier. Elle se dit qu'elle ne connaît pas d'autre histoire que celle du jardin, que si elle

écrit, ce sera forcément celle-là, celle des ombres qui se hissent derrière la haie froide, celle des doigts rouges crochés au soleil.

Elle voit son visage penché, elle voit son âge, sa brutalité, elle voit que c'est possible d'arriver, et que ce qui se passe là est peut-être le plus important de sa vie. Que, dans l'air qui la frappe, dans le bruit des bâches du marché qu'on désinstalle, dans l'agitation des camionnettes, des enfants qui font le tour de la place et se giclent à l'eau des fontaines en hurlant, elle écrit. Elle n'arrête plus. Ça devient comme une maladie, ça lui entre par des trous qu'elle aurait sous la peau. Elle entend les phrases que son corps écrit. Elle ne sait pas encore ce qu'écrire veut dire. Elle regarde sous ses doigts les phrases noires, elle laisse le soleil taper fort.

Le soir, quand elle se couche près de Rémi le long du mur, ça lui donne mal au ventre d'imaginer ces phrases sans frontières dans le cahier, sans limites dans la chair, et aussi d'imaginer cette vieille qui se pourrit de l'intérieur dans l'appartement-terrasse, avec les liquides, avec les veines qui sautent. Bientôt a dit Rémi, tout va péter dans son corps. Ce n'est pas très compliqué. C'est l'histoire d'une seule fois. Elle est déjà toute ratatinée, toute saturée des odeurs de la mort. Mais quand même. La laisser mourir là. Ça va imprégner les pièces. Ça va aller partout, ça traversera les portes, ça ira sur la terrasse. Comment ils vont pouvoir habiter là-bas après ça. Est-ce qu'ils ne vont pas rester opprimés avec un couvercle sur la poitrine. Est-ce qu'ils ne vont pas vouloir sortir la nuit vers les arbres, pour s'aérer et se pendre au-dessous. Elle croit Luna que, oui, on va devoir crier chaque soir et supplier qu'on laisse tranquille comme à l'anniversaire

des huit ans, quand ils ont apporté le gâteau avec les bougies et que tout le monde a été forcé de sourire. Elle avait senti qu'on la laisserait éventrée pour toujours au milieu de l'été, sans qu'aucune parole ne soit prononcée. De ce qu'on venait d'apprendre, on ne parlerait pas. Sa peau s'était raidie, comme coincée par une eau bouillante pendant qu'on entonnait les chants. Elle ne pouvait pas quitter le jardin, la table arrangée d'assiettes colorées, et descendre vers l'étang. On ne se préoccuperait pas de ce qu'elle en ferait de cette après-midi-là, de cet effondrement.

ÇA ne va pas, ces trous en elle. Ça lui arrive trop souvent de s'allonger sur le lit dans le studio, de sentir son corps glacé. Elle entend ça en elle, le crépitement de quelque chose qui glisse sans bruit et qui la refroidit. Elle voudrait oublier, mais ça ne veut pas partir, cette grande silhouette appuyée au mur du jardin. Une brise fait bouger la porte-fenêtre. Luna ne regarde pas, elle voit sans lever les yeux l'éclat des tuiles sur le toit d'en face, et ça fait mal, le chemin qui a été percé là sous la peau. Surtout qu'elle ne parle de rien, qu'elle ne raconte pas et qu'elle arrête de respirer avec tout le corps. La douleur peut-être lâcherait. Elle s'introduirait ailleurs. Dans les terres douces de l'été qui vient.

Quand Rémi a fini de travailler, dans l'après-midi, ils descendent vers le lac où l'eau est tiède. On les regarde. Luna s'allonge sous les arbres. Rémi ôte sa chemise, se tient debout et nu quelques instants avant de se laisser tomber du ponton. Quand il revient s'essuyer sur le corps de Luna, il reste dans ses

pieds des bouts d'eau vaseuse et verte. Elle le garde un moment couché entre ses bras, en plein vent, avant qu'il ne s'endorme. Ses mains s'alourdissent autour de son cou. Il a toujours peur pour ses mains, Rémi, c'est pour ça que l'hiver ils ne skient pas, que l'été ils ne partent pas en montagne. Il a peur qu'il lui arrive quelque chose, qu'il ne puisse plus jouer. Ça a commencé comme ça, par la peur. Rémi avait demandé un soir à l'embrasser, à voir son corps dans la nuit réelle. Ils étaient plusieurs, tous habillés de blanc sur une des plages de l'île. Luna avait le dos tourné, elle a commencé à répondre, comme cela lui arrive parfois, sans presque bouger les lèvres et quand elle s'est retournée, elle a vu que Rémi souriait, qu'il la regardait aux yeux, qu'il l'aimait déjà, et c'est ça qui lui avait fait peur. Cette peur avait déteint sur les parcs de l'île, sur l'horizon des arbres et du sable, sur ce qu'elle croyait savoir d'elle, Luna, depuis toujours. Cet homme qui la regarde, contre lequel elle ne peut rien. Cette nuit-là elle avait mis du temps à parler, à dire une phrase et puis une autre, à laisser partir les mots, le ruissellement des mots dans le creux salé de la bouche.

Et puis Rémi lui avait joué sa musique, elle l'avait écoutée des nuits entières. Ses doigts sur les touches, la douceur de ses caresses. Luna le suivait où qu'il aille pour ses concerts, mais la peur continuait, sans logique. Ils voyageaient avec le clavecin, au Portugal, en Italie, à Dresde. Rémi avait son histoire à lui, ses événements à lui, il jouait dans des salles prestigieuses, avait failli gagner au concours Bach. Elle, elle n'avait rien. Pas d'habitudes. Juste des mots incrustés dans le corps, rivés au vide, dont elle ne voulait pas se souvenir et qui la séparaient

d'elle-même. Où elle irait avec ça et pour combien de temps. Elle aimerait bien avoir aussi quelque chose à elle, une histoire à se raconter comme Rémi qui se raconte avec sa musique, avec ses tournées en Allemagne. Pour le moment il n'y avait rien. Ça pouvait attendre. Ça attendrait.

La gérance ne leur a pas dit tout de suite pour l'appartement. Ils ont parlé seulement d'effondrements dans la structure du toit. Ils auraient cherché quelque chose ailleurs s'ils avaient su. Ils ne seraient pas en train d'attendre que la vieille expire et se tourne dans son trou. Ils avaient été séduits par ce pavillon en bois, obstrué par trop d'arbres tordus et sauvages. Luna s'était dit que c'était bien d'abandonner le souvenir du jardin, de l'enfance en miettes, débordée de départs, de ne plus se laisser ficeler par ça, par cette lumière affamée de l'herbe. Ils avaient décidé en lisant l'annonce, puis s'étaient défoncés avec du cognac et des bières.

Ils restent longtemps sur la plage où le vent du soir s'est levé, souple et bleu. Peut-être qu'il va pleuvoir une de ces pluies d'avant l'été qui font bouillonner les nuages de façon imprévisible. Rémi continue de dormir, il a roulé sur le côté. Luna libère sa cuisse, un peu de salive a glissé des lèvres. Les yeux fermés, elle imagine la mer immense, les hectares de sable et tout au bout de la plage une autre ville, lointaine, inaccessible. Il y a quelque chose qui se réveille en elle. Elle ne sait pas d'où ça vient, si ça fait mal ou pas, là au milieu d'elle-même, elle trouve qu'invisiblement il se passe quelque chose. Les yeux fermés, elle se mettrait à marcher vers les lumières électriques, ce serait le début de la nuit, elle disparaîtrait, elle commencerait une histoire juste en marchant là,

sur le sable, sur plusieurs kilomètres dans une infinie lenteur. Elle marcherait dans l'intensité des phrases qu'elle écrirait, de l'air qui avancerait autour d'elle comme un chant. Elle comprendrait mal ce qui lui arrive. Elle se sauverait sur les talus dans la fumée. Elle crierait. Elle ne retrouverait jamais le chemin. Elle ne voudrait plus le retrouver. Elle ne sait pas si elle reviendra. On pourrait croire que non en la voyant comme ça.

Quand elle ouvre les yeux, elle voit que la lumière a changé et que tout est dévasté. Sur la poitrine de Rémi, dans son duvet brun, une cicatrice ancienne crée un renflement. Luna ressent soudain pour lui une attirance étrange, presque blessante, à un point qu'elle ne s'explique pas. Tout à l'heure, sur le matelas du studio elle demandera à Rémi de la prendre, de prendre ses seins, qu'ils durcissent dans sa bouche. Elle demandera qu'il fasse lever cette force en elle, celle de l'intérieur du corps, de cet espace lourd et qu'il continue jusqu'à ce qu'elle s'effondre dans l'obscurité.

C'EST peut-être à cause de maman. Quand elle est partie, elle a promis de revenir et qu'elle écrirait. Elle ne partait pas longtemps. Mais tout de même. Elle a dit ça. Qu'elle écrirait.

Au début, personne n'a parlé. Personne non plus n'a dit que c'était sérieux. Maman n'écrivait pas. On ne pouvait pas savoir. Ensuite ils ont dit qu'il n'y avait rien à raconter, que c'était fini. Que maman n'existait plus. De toute façon il n'y avait rien à dire. À moi, maman, c'est sûr qu'elle aurait raconté parce que maman continue d'exister quelque part, son nom même caresse la bouche du dedans. Ils ont tout de suite voulu habiter là, prendre la place, installer leurs affaires, mettre leur odeur dans les pièces. Ils ont voulu recycler le jardin, créer un compost, abattre le cerisier. Ils ont apporté leurs meubles, ils disaient que c'était chez eux désormais, que la maison leur appartenait, qu'ils y avaient droit après tout, qu'ils n'avaient jamais eu de maison à eux et qu'à force, le deux pièces du centre-ville ne suffisait plus. Mais

est-ce que vraiment c'était ça qui soulageait. Est-ce que ce n'était pas mettre une histoire à la place d'une autre. Ils n'ont pas été d'accord de parler de maman. Ils ont dit qu'ils devaient penser à leur vie à eux.

Ils ont payé des Polonais pour refaire le sol et installer une cheminée qui n'a jamais vraiment fonctionné. Ils ont débarrassé le piano de maman, ils ont acheté une télé, creusé un potager. Ils ont voulu aller tous les dimanches à l'église pour prier dieu. Ils répétaient des mots et des gestes, debout, assis. Ils se peignaient la frange, mettaient leurs chemises. Ils se gardaient bien de raconter quand un des leurs, souvent les plus jeunes, allait se tuer dans le bois. Ils disaient que le seigneur guidait les âmes, qu'il enlevait tout seul la souffrance et qu'il n'y avait pas à s'inquiéter pour maman. Mais sur elle, Luna, ça ne prenait pas. À cause de maman qui ne revenait pas et qu'il y avait dans tout ça quelque chose qui paraissait trop propre et qui sonnait faux.

C'est ce jour de septembre, à la fin de l'été qu'ils ont averti : tu vas partir d'ici, partir du jardin, il n'y a plus de place pour toi. Le jardin avec derrière la voie de chemin de fer, le jardin avec le cerisier en fleur, avec la fenêtre du bureau de maman, avec les petits fraisiers coincés contre les briques du mur. Le coin aux fourmis, le coin aux myrtilles, le tour de la maison en treize secondes, les œufs pourris qu'on oublie dans la chasse de Pâques, grand-maman morte dans son lit du deuxième étage. La porte de la cave, le trou sous la barrière où Philippe avait enterré la lampe de poche. Ils ont dit ça. Qu'il fallait partir. Balayer les affaires. Qu'ils avaient besoin de débarrasser, de tout refaire à neuf.

Tu ne peux plus rester ici. À Noël on vendra la maison. Ils seront gentils là-bas, au pensionnat, et tu

sauras ce que c'est vivre. Tu auras des amis. Ils t'em-mèneront en balade. C'est vrai, maman aurait pu y penser avant. Te laisser t'affairer seule dans le jardin à trancher les fleurs déjà, à t'écorcher aux ronces. Ce n'était pas suffisant. Là-bas, ce sera beaucoup mieux qu'ici. Où est maman. Je veux revoir maman. Ne prononce plus ces mots, on te dit. Maman. On crie. Maman ne reviendra pas. C'est comme ça. On les regarde tout à coup ces gens devant nous qui parlent, qui empêchent d'avoir des pensées à soi. On voit les touffes de poils jaunes qui leur dépassent de sous les bras. Ça fait un goût de fer froid dans la bouche. On se sent dans le corps cette fatigue du devoir-vivre, on se sent enfermé, supplicié dans la lumière de l'été qui s'éteint. On perçoit aussi que quelque chose qui n'a pas de nom est en train d'acculer le corps, de le séparer par morceaux transparents.

Tu vas profiter d'un beau pensionnat dans la nature. Tu vas apprendre l'anglais. Tu vas apprendre les mathématiques, tu vas pouvoir jouer. Tu te rends compte la chance que tu as. Tu crois qu'on nous aurait appris l'anglais à nous. Tu crois qu'on aurait eu cette chance. Ah non, tu ne vas pas te mettre à pleurer. Faudrait pas exagérer. Tu crois que ça nous coûte pas assez de sous. On prend aussi sur notre retraite pour te payer le pensionnat. Tu ne vas pas rester des années vissée ici au jardin. On a bien le droit de profiter un peu, après la vie qu'on a eue. On ne va quand même pas laisser la maison nous passer sous le nez sans en tirer quelque chose, comme ça, à notre âge. C'est un cadeau inespéré. On ne va pas attendre de glisser au cimetière nos pieds froids. On regarde leurs lèvres, blanches et ratatinées. Leur mâchoire a lâché déjà. On écoute le son de leurs voix comme des voix qui

passeraient au loin sur une plage, qui n'en finiraient pas de mourir. Notre corps est là devant, mais détaché des événements, avec ses poumons, avec son cœur humain. Fondu.

Arrête de trembler. C'est pas beau. Ça te défigure. On va s'installer dans le sud. S'il reste un peu d'argent, on fera une piscine. Tu te rends compte, une piscine. On ne peut pas te prendre avec nous, tu es trop habituée au jardin, à la nature. C'est pour ça qu'on t'a choisi ce pensionnat. Ça ne te sert à rien d'être dans quelque chose de trop luxueux, tu ne réalises pas les tracas que tu occasionnes et tu t'ennuierais avec nous.

C'est vrai que c'est une aubaine, l'argent de la maison. Ne le prends pas mal surtout. Il n'y en a pas tant d'années qui nous restent à nous. On t'écrira des cartes. Quand tu seras grande, tu viendras nous voir. Mais regarde dans quel état tu te mets. Tu crois que ça nous arrange cette histoire de maison. Pour nous aussi, c'est un drôle de sale coup. Ta mère, disparaître comme ça. Et ça retombe sur nous, sur notre vieille. Tu crois qu'on avait le temps de s'amuser avec tout le travail à la ferme. Toi, tu es là à pleurer, à vouloir rester, à vouloir gâcher notre âge. Ce fric, au fond, tu nous le dois.

Et arrête de nous regarder comme ça rond.

Tu crois qu'on serait restés là, dans ce jardin, avec le cerisier, le vieux tilleul, si loin de la ville. On a déjà été à l'agence, alors pourquoi tu t'obstines. Pourquoi tu dis plus rien. C'est à cause de toi, de ton silence, qu'on doit t'expliquer trois fois les choses. Tu crois qu'on n'a pas eu notre drame à nous, quand le père frappait. Tu crois qu'on nous aurait expliqué. Tu pourrais nous dire merci quand même.

D est un auteur célèbre. Son nom circule partout, connu de tous. Rémi a trouvé une annonce pour un atelier d'écriture. Elle parle d'un événement exceptionnel. Luna aurait tort de le manquer. Rémi insiste. Ça l'occuperait, lui permettrait de rencontrer des gens, de ne pas rester coincée dans le silence. Il parle à contre-jour de la fenêtre ouverte sur la rue et le bruit des trains est assourdissant. Elle ne bouge pas. Il avance. Ils ne se regardent pas. Il voudrait la prendre dans ses bras, qu'elle dise oui. La lumière change sur son épaule. La chaleur est encore éblouissante. Luna ne veut pas écrire pour les autres, elle veut écrire pour elle seule, elle veut écrire sur les orages en elle, sur ce qui est détruit et qui tremble, et que jamais on ne le lise dans un livre. Elle veut se trouver dans une solitude quasi totale, sans aucun sujet, sans aucune idée de livre. Rémi sait que plus tard ça ira mieux, que cette peur qu'il y a en elle, elle ne peut pas la connaître. Rémi demande qu'elle arrête de se taire, qu'elle le fasse pour lui, dans cette

espérance de l'appartement-terrasse et du corps plongé sous les arbres, sous le chant des pluies d'automne. Luna dit qu'elle veut écrire sur l'eau, sur la mer, sur le ciel très sombre. Elle prend pour parler un air buté. C'est ça qu'elle veut faire. Écrire sur la banalité grandiose de la mer.

L'atelier commence un mardi soir dans une ancienne salle de musique aux rideaux rouges, un peu en arrière de la rue. Dans la cour, un groupe s'est formé autour de D. Il fume. Luna ne voit d'abord que ça, qu'il fume, elle ne voit que ses doigts qui tiennent la cigarette près de la bouche. Elle voit briller. Puis elle lève les yeux vers le visage. On a l'impression qu'il fixe un point droit devant lui. Elle regarde les lèvres qui têtent le petit bout blanc serré entre l'index et le majeur. Tout le temps qu'elle le connaîtra, il fumera, inlassablement. Dans la salle, D s'installe derrière un pupitre noir. Il donne des consignes, il parle beaucoup. Des fois il s'approche des tables. Luna déploie de grosses lettres grasses sur le papier. D dit qu'il n'a pas demandé de dessiner. Il porte plusieurs fois sa main à la poche de sa chemise, là où se trouve le paquet des cigarettes. Ça lui fait un rectangle sur la poitrine. Luna se demande combien de temps il peut attendre comme ça, sans tirer, sans tenir contre son pouce le bout brûlé de la cigarette. L'été envahit la construction blanche et lourde de la salle de musique. La cour est sobre. Est-ce que vraiment des gens habitent ici. Pourquoi cet immense parterre de dahlias et cette balustrade. D écoute le bruit de ses propres pas sur le parquet. Il a autour de son cou une écharpe de soie. Il tourne la tête de gauche à droite comme s'il cherchait un visage. Il se mordille les lèvres.

D'abord Luna écrit sur la mer comme elle a dit, sur le sable, sur ce vide de la mer qui ne bouge pas. Elle prend les mots qui sont restés coincés entre les dents, ceux qui font déborder la bouche. Tous ces mots qu'elle a ravalés maintenant lui sautent hors de la gorge. Ils font ce jus noir sur la page. La scène est plate, immense. Cette force de la mer, on ne la connaît pas, ni son odeur quand elle devient mauvaise. Elle a ça dans les doigts, l'odeur, le sable, et le vent qui arrive, s'installe pour des heures. Puis tout retombe dans l'immobilité. Luna n'arrête pas d'écrire, elle suit une idée qui lui est venue. Elle fait semblant d'écrire comme demande D, et puis elle revient en cachette vers la mer, la grande mer grise. Si D pose la question, elle dira qu'elle ne peut pas faire autrement, qu'elle ne peut pas s'empêcher d'écrire sur la mer et sur le vent qui fait des passages dans le ciel. Elle ne sait pas si c'est comme ça qu'on écrit, si vite, si facilement. Personne ne lui a appris, personne ne lui a dit d'arrêter de jouer avec le feu devant les murs vides de la chambre où maman n'entre plus, parce que maman a séché quelque part sur une route avec la nuit. Et qu'un jour tout ça sera effacé si on n'écrit rien.

C'EST comme s'ils avaient essayé de la tuer de l'intérieur quand ils n'ont pas été d'accord de parler de maman. Elle ne s'est pas débattue. Elle a beaucoup dormi dans cette pièce qui était devenue le salon. Ils sortaient une fois par jour. Ils traversaient le parc. Ils calculaient les rations de chaque repas. Le dimanche ils allaient arroser au cimetière. Ils ne savaient rien pour le corps. De toute façon, bientôt, on ne retrouverait que des os dans la lumière rétrécie. Au début, ils faisaient leur commentaire dans la cuisine et Luna pensait à maman, nue dans le froid des bois, étranglée peut-être au bord d'une route, sans que personne ne sorte de l'une des maisons alentour pour aider. Puis ils ont fait glisser le silence sur elle, la glace, ils ont voulu l'incorporer à sa peau, que personne ne voie rien. Ils ont voulu tout amalgamer en même temps, leur vieillesse à eux, leur mauvaise enfance. Ils ont interdit la chaise renversée, le claquement de la porte, ils ont interdit les cris, ils ont interdit la respiration. Alors les larmes se sont mises à

couler derrière les yeux comme du sang. Peut-être que ça se réveille maintenant et que ça donne cette boule que Luna sent grossir dans son ventre, qui l'enferme chaque jour un peu plus sur elle-même et toutes les fausses caresses frappées sur la peau.

C'est maintenant dans la salle de bains du studio qu'il faudrait ouvrir le tiroir du meuble sous le lavabo, choisir une des lames du rasoir de Rémi et la poser une fois sur chaque poignet, très légèrement. Enlever juste un petit bout de soi. Ça effacerait la douleur du ventre si quelques gouttes de sang pouvaient sortir de là où il y a l'artère et dessiner une ligne mince qui s'emplirait de rouge. Ce serait juste pour essayer quelque chose de nouveau. Ça la soulage Luna, de se dire qu'elle peut le faire, là tout de suite, dans le studio ébloui par le bouillonnement de l'été.

Ils l'ont conduite chez une dame qui disait qu'elle avait le droit de s'énerver très fort, de taper sur les gros cubes en Sagex de la salle, qu'elle avait le droit de répéter tous les vilains mots qu'elle connaissait, même les pires, mais rien ne sort. Luna reste debout, elle revoit l'anniversaire et les courses dans le jardin, elle entend les cris, elle voit maman qui n'est pas là, elle sent son odeur. Luna n'arrive pas à tomber sur le tapis comme la dame lui demande, elle reste debout. Elle attend que l'heure passe. Plusieurs fois, la dame insiste, elle est en sécurité là, avec elle, elle se sentira mieux après, quand elle aura crié. Mais comment on peut se sentir en sécurité alors que maman n'est pas là, qu'elle ne donne aucun signe de vie, qu'il reste seulement la toute première carte postale, la seule sur la porte du réfrigérateur où on voit la terre brune et sèche des collines, où on sent les paquets d'air chaud, où on entend la musique des chèvres qui

monte dans le ciel brûlant. Comment on fait quand on a huit ans et que le jardin qu'on aime de toutes ses forces, de tous ses doigts, est un jardin mort et que c'est au moment où l'enfance est la plus forte que tout est détruit. Que même l'eau des pluies ne veut plus bercer.

La dame a fini par serrer la main pour dire que c'était en ordre, et Luna a traversé la rue immobile sous le soleil. Elle est sortie dans le souffle bouillant des voitures qui la dépassaient, qui manœuvraient. Ça démarrait. Ça freinait. Ça appelait par les fenêtres ouvertes. Des noms, des bouts de phrases. Luna avance dans l'épaisseur vivante du bruit comme sur une longue plage, comme parmi le vent qui déplace le ciel. Son pas est clair. On ne voit rien d'elle, rien d'autre que ça, que son pas. On ne voit pas encore que ça ne va plus partir, ce blanc broyé de son temps à elle.

LA VIEILLE ne veut pas libérer les chambres de l'appartement-terrace, laisser les mètres carrés pour les autres. Elle n'a pas envie de bouger ses fesses et d'aller s'allonger sous le grand pré plat, là où serait sa place, là où elle pourrait rêver tranquille. Maintenant Luna aimerait déménager, le studio est quand même petit et Rémi n'arrive pas bien à faire sa musique. Elle n'aurait plus besoin d'aller écrire à l'atelier, elle pourrait s'occuper uniquement des arbustes de la terrasse, plonger sa main dans les grands pots. Elle se sentirait légère, un espace en elle serait libéré pour autre chose.

Rémi répète que c'est temporaire. Même le médecin dit que c'est une question de jours. Ils n'ont qu'à partir un week-end, prendre un train. N'importe où. En Italie. Un endroit où il y ait du vent, près de la mer. Naples pourquoi pas. Ou plus au sud. Il suffirait de monter dans un train, de se laisser glisser, puis de s'attabler dans la lumière des nappes blanches d'une ville portuaire. D'être contente de ça, de cet

événement de la mer, de la course du vent dans les vagues. Luna écoute Rémi dire que la mer doit être merveilleuse à cet endroit-là, quand on descend depuis les collines. Ils loueront une chambre au bout de la plage, juste avant que la terre remonte vers le tourbillon des arbres, vers le long mur gris et le colombier. Il dit aussi qu'après, quand ils reviendront, l'histoire avec la vieille, ce sera effacé, ça ne fera plus souffrir. Dans le même temps qu'il parle, Rémi sourit, sa lèvre tirée au-dessus des dents a légèrement pâli. Il se tient à l'entrée de la pièce, presque effrayant en raison de sa taille et de l'effet de contre-jour. Luna ne répond pas. Elle sent sa tête comme une pierre qui va tomber. Elle a froid. Elle aimerait avancer dans les coulures d'une pluie qui viendrait de commencer, là, sur le petit balcon du studio. Une pluie d'été, fragile et têtue. Elle repousse le bras de Rémi. Avec la pluie sur elle, elle pourrait oublier l'enfance, oublier la maison, se soustraire à la lenteur du jardin qui ruiselle. Oublier le rire de maman, les jeux dans les buissons de framboises et ce corps qu'elle voit flotter sur l'eau verte. Elle ne peut pas pour l'instant imaginer un autre voyage que celui du jardin. Ce qu'elle ne sait pas encore, c'est jusqu'où elle doit oublier pour ne plus avoir mal. Jusqu'où elle doit saigner.

Rémi affirme que Luna aura toute une pièce pour elle si elle veut, dans l'appartement-terrasse, pour peindre, pour coller ses feuilles, soigner ses plantes. Il est même persuadé qu'elle continuera à écrire, que ce qu'il y a là maintenant en elle, on le retrouvera dans un livre, que ça va s'installer tout au long de sa vie, que ça la protégera d'une certaine peur. Rémi dit que c'est possible. Il dit encore qu'elle est belle, qu'elle a un regard gris très profond. Il n'avance pas la main. Il

ne cherche pas à prendre. Son corps reste immobile dans l'encadrement. Luna ferme les yeux, elle entend la voix qui l'appelle par son prénom, elle entend autour d'elle. Juste un mot. Étouffé. Soudain elle ne peut plus relier cette voix à aucun corps. C'est juste un son cousu sur elle, croché à sa peau, et qui fait un trou sec.

De maman, il n'y aucune photographie. Depuis l'enfance, Luna dessine des visages au crayon dans un carnet. Des centaines de visages qui lui brisent les yeux. C'est depuis l'anniversaire des huit ans, au milieu des cris et des rires, au milieu des gâteaux, qu'elle a commencé à manquer, maman. On l'a laissée courir et s'épuiser autour de la piscine en plastique, on l'a laissée se battre avec les autres, salir son maillot dans la terre molle. C'est quand elle a soufflé les bougies qu'elle a senti. Quand ils l'ont regardée. Mais on ne lui a pas demandé de sentir, on lui a demandé seulement de souffler et de retourner courir avec les autres, de gicler l'eau, de s'égratigner les chevilles aux branches basses des buissons qui bordent le jardin. Puis l'herbe autour de la bassine s'est transformée en boue. Un orage a commencé quelque part.

On a huit ans. On croit qu'il y a un lien entre les choses.